

51e festival international du film de Cannes

La vie sur terre

Alors que la violence sous toutes ses formes avait prédominé dans les films présentés au festival de Cannes l'année dernière, la plupart des cinéastes semblent revenus à une vision plus humaniste, et en tout cas plus quotidienne de la vie sur terre. Comme si, pour mieux faire face à l'invasion récente d'envahisseurs extraterrestres, de comètes destructrices et de monstres géants, pour contrecarrer la surenchère d'action qui s'abat actuellement sur les salles obscures, ils avaient décidé de se reconcentrer sur des valeurs et des problèmes plus essentiels.

«Dogme 95»: la théorie

Cannes 1998 aura été marqué par deux événements: la forte présence du cinéma asiatique et l'arrivée sur la Croisette de la vidéo. Le téléfilm «Larmar och gör sig till» d'Ingmar Bergman fut présenté en vidéoprojection dans la section «Un certain regard». «Festen» de Thomas Vinterberg et «Les idiots» de Lars von Trier, tous deux en compétition, ont en revanche été tournés en vidéo et (grossièrement) gonflés en 35mm pour la projection. Les deux films portent les sous-titres «Dogma 1» et «Dogma 2», selon le 'voeu de chasteté' signés par les deux réalisateurs et deux autres cinéastes danois. Le manifeste intitulé «Dogme 95» les oblige à se plier à 10 'commandements': 1. tournage en extérieurs sans accessoires autres que ceux trouvés sur place; 2. pas de musique extérieure à l'action; 3. caméra tenue à l'épaule; 4. pas d'éclairage artificiel; 5. pas de trucages ni de filtres; 6. pas d'action «superficielle» (pas d'armes, de meurtres, etc.); 7. pas d'aliénations temporelles et géographiques (le film a lieu «ici et maintenant»); 8. pas de films de genre; 9. copie de projection en 35mm standard; 10. le nom du réalisateur n'est pas crédité au générique.

Selon Lars von Trier, qui avoue qu'ils ont surtout été conçus pour lui, ces com-

mandements sont censés 'purifier' le cinéma. On appréciera le vocabulaire très chrétien du réalisateur récemment converti au catholicisme! Le fait est que les dix règles peuvent sembler tentantes en tant que champ d'expérimentation mais leur rigidité même en limite l'intérêt. Le plus célèbre des cinéastes danois ne s'est ainsi débarrassé des subterfuges techniques (manipulation des couleurs, de l'image et du son portée au paroxysme dans «Element of Crime» et «Europa») qu'il honnit depuis quelque temps que pour s'en inventer de nouveaux qui s'avèrent immédiatement aussi artificiels et contraignants que les anciens. Voir un cameraman traverser le plan, le micro pendre dans le cadre ou se contenter d'images floues, est-ce vraiment là une révolution pour le cinéma?

«Dogme 95» n'est cependant pas que formel. Il a aussi un contenu idéologique, curieusement peu relevé par les commentateurs lors du festival et qui peut se résumer ainsi: «Dogme 95» est anti-bourgeois et anti-individualiste. Voici un échantillon de la déclaration des Danois: «Nous devons mettre nos films en uniforme, parce que le cinéma individualiste sera décadent par définition. (...) La tâche 'suprême' des cinéastes décadents est de duper le public. (...) Pour DOGME 95 le film

n'est pas illusion. (...) Je jure comme réalisateur de m'abstenir de tout goût personnel! Je ne suis plus un artiste.»

Lars von Trier, en même temps que le catholicisme, aurait-il découvert le bon vieux communisme et décidé de faire sa révolution culturelle? Il a en tout cas exigé que soit jouée l'Internationale au moment où il montait les marches pour aller présenter son film... car même si son nom n'est pas mentionné sur le générique, il a tout de même daigné se rendre à la très bourgeoise soirée de gala!

«Dogme 95»: la pratique

Malgré les contraintes décrites ci-dessus, «Festen» de Thomas Vinterberg est une oeuvre de structure plutôt classique: une fête de famille dégénère quand l'héritier déclare devant les convives réunis que, quand il était enfant, son père l'a violé ainsi que sa soeur jumelle qui s'est suicidée depuis. La charge est féroce quand le réalisateur montre les invités qui s'efforcent de continuer la fête comme si de rien n'était, déterminés à fermer les yeux sur un crime (ou même l'éventualité d'un crime) que la bonne société ne saurait voir. Même la mère fait comme si de rien n'était! C'est dans l'ambivalence des personnages que réside le tour de force de Vinterberg plus que dans la forme.

Plus provocateur, Lars von Trier agresse quant à lui directement ses spectateurs en les confrontant avec ses 'idiots', un groupe de jeunes gens qui jouent à 'découvrir l'idiote en eux', heureux à chaque fois qu'ils arrivent à choquer de braves bourgeois en bavant dans leur assiette au restaurant. Le film met réellement mal à l'aise, non pas tant parce qu'il montre des gens sains jouant aux handicapés mentaux, mais parce que le groupe des 'idiotes' se révèle de plus en plus fachistoïde, imposant à ses membres un comportement déterminé, humiliant les renégats sans que le réalisateur ne prenne position vis-à-vis de cette évolution. Un moment, on se prend à croire que «Les idiots» constitue réellement une attaque implacable contre la bourgeoisie et le cinéma établi. Mais à trop en faire, Lars von Trier finit par lasser. La caméra qui virevolte dans tous les sens, les comportements outranciers des personnages, les images floues et une scène (très courte) à caractère pornographique relèvent vite de la provocation gratuite et assez pubertaire. Le réalisateur avait dérangé bien davantage avec «Breaking the Waves» où il expérimentait déjà certaines règles du Dogme sans que le fond ne prenne jamais comme ici le pas sur l'histoire et les personnages!

La vie sur terre... vue d'Asie

Trois films asiatiques en sélection officielle ont fait, sinon l'unanimité, du moins des heureux parmi les festivaliers. Dans «Kanzo Sensei», Shohei Imamura renoue après «L'anguille» avec un cinéma que Lars von Trier qualifierait de 'figé' mais qui n'en constitue pas moins un des grands moments du festival. Le titre se traduit par «Docteur Foie» et le film raconte l'histoire toute simple et limpide d'un médecin de campagne à Okayama qui, à la veille de la reddition du Japon en 1945, part seul en guerre contre le virus de l'hépatite. Il en vient à voir des hépatites partout, d'où son surnom. Aidés d'un chirurgien morphomane, d'un bonze débauché, d'une jeune fille de petite vertu et d'un prisonnier hollandais évadé, il poursuit infatigablement sa tâche tandis que le Japon d'autrefois s'écroule. C'est la

description fouillée, à la fois amusée et pleine de tendresse, de ses personnages, qui fait le charme et la force de ce film magnifique, humaniste et vrai. Poétique aussi, quand une chasse à la baleine rappelle soudain Moby Dick ou quand, à la fin, découvrant le champignon atomique d'Hiroshima, le bon docteur s'écrie «Il y a une sorte de nuage là-bas qui a la forme d'un foi!»

Le Taïwanais Tsai Ming-liang a une vision plus moderne et moins chaleureuse de l'humanité. Dans «The Hole», deux survivants dans une ville ravagée par une épidémie et sur laquelle s'abat une pluie diluvienne s'épient à travers un trou entre leurs deux appartements. Cela se passe à quelques heures de l'an 2000 et bien que le film soit nettement plus drôle que les précédents du cinéaste («Vive l'amour» et «The River», inédits au Luxembourg), l'espoir semble bien ténu: une main qui se tend, un verre d'eau offert à la femme malade, c'est tout mais c'est déjà beaucoup dans cet univers de fin du monde.

Si les relations humaines sont réduites à leur plus simple expression dans «The Hole», elles sont en revanche d'une immense complexité dans «The Flowers of Shanghai», réalisé par un autre Taïwanais, Hou Hsiao-hsien. Il y décrit

le rituel des maisons de prostitution dans l'enclave britannique de Shanghai à la fin du 19^e siècle. La vie s'y déroulait selon des codes rigoureux qui réglaient les relations entre les filles et des 'clients' qui ne venaient pas seulement là pour goûter aux plaisirs de la chair. Les hommes de toutes classes sociales se donnaient rendez-vous dans ces maisons pour y jouer au majhong et 'courtoiser' les femmes dont certaines n'avaient qu'un seul 'client'. Cela ressemble un peu à l'amour courtois médiéval, d'autant plus que Hou Hsiao-hsien se garde bien de montrer ce qui se passait réellement dans le secret des alcôves. Il préfère raconter les intrigues, les complicités, les petites tromperies et les grandes trahisons, tout cela ne nous étant présenté que par le biais des conversations dans des décors aussi lourds que somptueux. Fascinant pour les uns mais soporifique pour les autres, et l'on entendit pendant la projection bon nombre de fauteuils claquer, signalant le départ de spectateurs agacés.

La vie sur terre... vue d'Europe

Certains critiques ont regretté que la Palme ne soit allée à aucun de ces deux films chinois, le jury choisissant de cou-

Tendance fin de siècle: «The Hole»



ronner une oeuvre pleine de poésie de Theo Angelopoulos. «L'éternité et un jour» est l'histoire d'un vieil écrivain qui, au seuil de sa vie, s'attache à un petit clandestin albanais et se souvient d'une journée ensoleillée au bord de la mer avec sa femme. Moins fascinant que le sublime «Regard d'Ulysse» pour lequel Angelopoulos n'avait eu 'que' le Grand Prix du Jury à Cannes il y a deux ans, «L'éternité et un jour» n'en est pas moins un film envoûtant, grâce à la musique de Eleni Karaindrou, aux lents travellings, à ces paysages éternellement brumeux et aux routes toujours mouillées d'Angelopoulos qui nous sont désormais familiers. Histoire de frontières, de mort et d'espoir comme tous les films du réalisateur, celui-ci reste certainement l'un de ses plus accessibles et, compte tenu de l'assez faible concurrence, méritait bien la Palme.

Le grand prix du jury récompense cette année «La vita è bella», une comédie controversée de Roberto Benigni sur un homme emprisonné dans un camp de

concentration et qui, pour aider son petit garçon à survivre, lui fait croire que tout cela n'est qu'un long jeu de rôles! Après la projection de presse, deux éminents critiques, Michel Ciment (directeur de la revue Positif) et Freddy Buache (ancien directeur de la Cinéma-thèque de Lausanne) ont failli en venir aux mains dans les couloirs du Palais, l'un défendant au nom de la poésie et en appelant à la rescousse le «Dictateur» de Chaplin ce film que l'autre appelait «ignoble»! Plus simplement, nous dirons que Benigni a réussi son pari mais raté un chef-d'oeuvre. L'excellent scénario, la pudeur avec laquelle il raconte cette histoire improbable qu'il définit lui-même comme une fable dont la morale serait que la fantaisie peut être plus forte que la bêtise, la cruauté et la mort, tout cela est parfaitement amené après une première partie un peu longue. Le moment où le héros traduit et 'adapte' pour son fils, sans en comprendre un traître mot, le discours du chef du camp de concentration est un morceau d'anthologie! Mais la mise en

scène presque toujours fonctionnelle et la piètre performance de Nicoletta Braschi (à la vie comme à l'écran l'épouse de Roberto Benigni) interdisaient rigoureusement toute prétention à la Palme d'Or à ce film auquel est en revanche promis un beau succès populaire.

De bons films avec de bons sentiments

Contrairement à une idée reçue, on peut donc faire de bons films avec de bons sentiments.

Outre Benigni et Imamura, nous citerons dans la même veine «My Name is Joe» de Ken Loach, une histoire d'amour entre un chômeur ex-alcoolique et une assistante sociale en Ecosse. Un peu trop construit et prévisible, le film n'est certainement pas le meilleur de Loach mais il est sympathique. Plus dérangent, «Dance Me to My Song» de l'Australien Rolf de Heer, met en scène une jeune femme paralysée, prisonnière d'une chaise roulante, incapable de coordonner ses mouvements, de manger, boire ou parler seule. Un jour, elle rencontre un homme beau et généreux et, malgré la jalousie d'une infirmière égoïste et solitaire, parvient à vivre avec lui l'amour qui lui semblait interdit. En découvrant, dès les premières minutes du film, le corps nu et tordu de l'interprète Heather Rose (également auteur du scénario et à l'origine du film), certains spectateurs ont fui la salle! Ceux qui sont restés se sont peu à peu identifiés et rapprochés de cette femme qui leur faisait d'abord horreur. Intelligente et très courageuse, Heather Rose a évité, en collaboration avec Rolf de Heer, le piège consistant à montrer une 'gentille handicapée'. Julia est parfois une véritable teigne (il faut dire qu'elle a quelques excuses!) et elle ne fait guère de fleurs à ceux qui la rencontrent, tout comme Heather Rose n'en fait pas aux spectateurs. C'est ainsi qu'elle réussit son pari et fut, sur la Croisette, la plus inattendue des stars!

Même si son corps n'est pas difforme, Marie (Natacha Régner) n'est pas a priori un personnage plus aimable (au premier sens du mot). Dans «La vie rêvée des anges», le premier film du Français Erick Zonka, cette fille solitaire et un peu rebelle devient l'amie d'Isa (Elodie Bouchez, radieuse), souriante et généreuse. Le film raconte leur amitié, le temps de quelques semaines partagées dans un appartement où toutes deux ne sont que de passage. Le jour où Marie s'éprend d'un garçon aussi riche qu'indifférent, leur amitié se brise. Le film fut récompensé à juste titre pour l'interprétation inspirée de la Belge Natacha Régner et de la Française Elodie Bouchez.

Elodie Bouchez joue un rôle semblable, dans un registre toutefois un peu plus

Geschichtskronik

Méindes vun 20.00-21.00

D'Themen am Summerprogramm:

- 6.7. Wäibau, Wäin a Wengert
- 13.7. ... in corpore sano
- 20.7. Zäit an d'Zäiten
- 27.7. Konscht, een Dokument an der Zäit
- 3.8. Lëtzebuerg am 19. Jorhonnert
- 10.8. Geschicht vu Fräiheet an Zensur
- 17.8. Mee '68
- 24.8. D'Russesch Revolutioun
- 31.8. D'Communes an d'Communards
- 7.9. D'Auswirkungen vun de grouse Weltkrisen op Lëtzebuerg

1007 honnert, 7 de soziokulturelle radio

sombre, dans un autre premier film, tourné comme «La vie rêvée des anges» dans un style très réaliste et également très applaudi à Cannes: «Louise (Take 2)», d'un dénommé Siegfried, est, malgré son titre prétentieux, un film chaleureux sur trois jeunes marginaux et un petit garçon en quête de tendresse. Aux côtés d'Elodie Bouchez, on y apprécie notamment l'excellent Roschdy Zem dans le rôle de l'amoureux qui sait attendre son heure.

Luxembourgeois à 10%

On aurait aimé voir ce jeune acteur à la présence étonnante à la place de Vincent Martinez dans «L'école de la chair» de Benoît Jacquot, le film auquel la société luxembourgeoise Samsa Film a contribué à raison de 10%. On aurait peut-être cru alors un plus facilement à cette histoire d'une femme de plus de 40 ans (Isabelle Huppert) censée vivre une histoire passionnelle avec un jeune gigolo (Vincent Martinez). Elle travaille chez un grand couturier japonais (allusion au roman de Mishima dont le film est adapté). Il est boxeur, un peu voyou à ses heures, un peu pute aussi. Elle le trouve beau. Vérification faite, il semble que peu de spectatrices aient partagé son enchantement. Il est vrai que Jacquot ne montre pas de face l'attribut qui semble fasciner son héroïne lors de la première nuit qu'elle passe avec le jeune Adonis! Toujours est-il que la femme mûre abandonne toute raison pour vivre avec le jeune homme une histoire d'amour qu'elle sait impossible dès le début ce qui pourrait en faire la beauté si tout cela n'était filmé de façon très abstraite, froide, dans des décors design et situé dans un milieu branché auquel, mis à part quelques intellectuels parisiens, peu de spectateurs sont susceptibles de s'identifier.

Petit Nicolas et petit Antoine

Relevant d'un cinéma narratif plus classique, «La classe de neige» de Claude Miller a reçu le prix du jury mais n'en a pas moins déçu une partie des festivaliers. Adaptation trop fidèle, trop sage du roman homonyme d'Emmanuel Carrère, le film ne distille ni la grâce des



Le film le plus courageux: «Dance Me to My Song» de Rolf de Heer avec Heather Rose

meilleurs oeuvres de Miller («Mortelle randonnée» ou «La petite voleuse») ni l'angoisse diffuse du livre. Un petit garçon prénommé Nicolas passe une semaine dans une classe de neige mais sent confusément qu'il est différent de ses petits copains, que le Mal rôde autour de lui. Tout empire quand un enfant est enlevé et tué dans le village. Certains commentateurs ont voulu réduire le film au sujet de la pédophilie alors qu'il parle de peurs et de cauchemars que connaissent tous les enfants. Cela, le livre le rendait mieux que le film parce que Miller et Carrère (qui est coscénariste) ont illustré le livre au lieu de le transposer à l'écran. A leur décharge, avouons que la tâche était rude.

Pour la bonne bouche, signalons encore un charmant film hollandais qui a fait son petit effet sur la Croisette: De kleine Teun» («Little Tony») de Alex van Warmerdan qui a reçu plusieurs prix pour des films («Les habitants», 1992 et «La robe», 1996) qui ne sont jamais passés au Luxembourg. Il définit lui-même «De kleine Teun» comme une comédie noire. Une dame plutôt imposante y pousse son mari, un fermier illettré, à apprendre à écrire. Elle lui amène à cet effet une institutrice dont il tombe immédiatement amoureux... ce qui ne surprend pas plus que ça l'épouse. A partir de là, rien ne se passe comme on l'avait d'abord imaginé. Le film fonc-

tionne surtout sur cet effet de surprise, la déstabilisation permanente du spectateur face à des personnages qu'il a jusqu'au bout du mal à cataloguer.

Et une grosse bête pour finir

Et Godzilla? Beaucoup de journalistes étaient venus pour voir en avant-première le film-événement de cet automne, annoncé en soirée de clôture à Cannes. La plupart repartirent déçus, la séance de presse ayant été repoussée en dernière minute d'une journée. On dit que, alarmés par des commentaires négatifs aux Etats-Unis, les producteurs ne tenaient pas à ce que trop de critiques voient le film plusieurs mois avant sa sortie européenne! Au lieu du samedi soir, il passa donc le dimanche matin alors que la plupart des journalistes avaient déjà quitté Cannes, non sans avoir trouvé dans leur casier un message narquois de la part des producteurs de «Godzilla»: «Too bad! You've just missed it!». Ceux-ci firent preuve par ailleurs de moins de superbe en brillant par leur absence à la conférence de presse où Jean Reno (qui joue dans «Godzilla» le rôle d'un agent français) fut seul à bravement défendre un film qui ne mérite pas cet honneur. C'est l'une des rares spectatrices du dimanche matin qui vous le dit!

Viviane Thill